

Revue historique des armées

242 | 2006 :

1916, les grandes batailles et la fin de la guerre européenne

Dossier

L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale

JEAN-JACQUES BECKER

p. 4-15

Résumés

Français English

L'historiographie de la Grande Guerre n'a cessé d'évoluer. À l'origine, elle s'intéressait essentiellement à la question des responsabilités et à l'étude des opérations militaires. À notre époque, elle a replacé l'homme au centre de cette histoire et a privilégié les représentations à travers la culture de guerre. Dans cet article, l'auteur a opté pour trois approches. Le passage d'une histoire où les origines de la guerre étaient vues essentiellement sous l'angle des responsabilités à une histoire où on essaie de mettre en évidence les mentalités des peuples et le poids des sentiments nationaux, le passage d'une histoire militaire concentrée sur les opérations, mais où apparaissaient peu les combattants, à une histoire où les combattants, les morts, les blessés, les fronts et les arrières sont au centre de l'étude, cette place des hommes se traduisant ensuite par l'importance des commémorations, le passage enfin d'une vision traditionnelle de la guerre à un type nouveau, la guerre industrielle qui rend en partie obsolète l'ancienne opposition entre guerre de mouvement et guerre de tranchée.

The evolution of the historiography of the First World War. The historiography of the 1914-1918 war has been a story of continual evolution. At the outset, in the 1920's, writers were interested chiefly in the question of the responsibilities for the war's outbreak and in the conduct of military operations. In our own time, some scholars have shifted people off the centre stage of the war's history and have, instead, privileged questions of representation, viewed through the prism of wartime culture. In this article, three approaches receive priority. The first is the transition from a history in which the war's origins were mostly considered from the angle of 'responsibility' to a history attempting to uncover popular mentalities and

demonstrate the weight of national sentiments. The second is the shift from a military history centred on operational aspects, but in which ordinary soldiers made very few appearances, to a history where the fighting troops and their lived experiences, the dead, the wounded, the front line but also the rear areas and the 'Home Front', are at the heart of the story. The third approach also keeps human beings at the centre of the agenda. It renders obsolete, at least in part, the old distinction between wars of movement and positional or trench warfare by reflecting the change from a traditional vision of war to a new type, industrialised war, setting the scholarly focus on the importance of the ways the war was remembered and commemorated.

Entrées d'index

Mots-clés : historiographie, Première Guerre mondiale

Texte intégral

- 1 Cette étude de l'évolution de l'historiographie de la Grande Guerre n'entend pas en être une bibliographie, ni établir une recension de tous les thèmes que l'histoire actuelle a entrepris de traiter. Pour cela, il faut se reporter à l'*Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918* (sous la direction de Stéphane Audoin-Rouzeau et de Jean-Jacques Becker), Éditions Bayard, 2004, à l'*Enzyklopädie Erster Weltkrieg* (sous la direction de Gerhard Hirschfeld, Gerd Krumeich, Irina Renz) Éditions Schöningh, 2004, et à l'*Inventaire de la Grande Guerre* (sous la direction de François Lagrange), Encyclopaedia Universalis, 2005.
- 2 Une remarque des plus sottes mais fréquente est de demander ce qu'on peut encore écrire après tant d'ouvrages sur tel ou tel événement, en l'occurrence la Grande Guerre. Depuis qu'elle a éclaté, car on n'a pas attendu pour écrire sur elle qu'elle soit terminée, ce sont des milliers et des milliers de livres qui lui ont été consacrés, en toutes les langues, sans compter les innombrables films, romans, etc., qui y font allusion de façon plus ou moins directe. Et pourtant on ne cesse d'écrire sur elle. On peut même dire que, bientôt un siècle plus tard, on constate depuis une trentaine d'années une recrudescence de l'intérêt qui lui est porté par l'histoire. L'événement n'a évidemment pas changé, mais ce sont les interrogations qu'il provoque et les analyses qu'on lui fait subir qui n'ont cessé de changer. D'où des évolutions de son historiographie.

Pourquoi la guerre ?

- 3 On le sait, le problème qui a hanté les générations de la guerre et de l'immédiat après-guerre fut celui de déterminer et de dénoncer les responsables de ce drame, mais en privilégiant les politiques des États et les intrigues diplomatiques qui y avaient conduit. Ce type d'histoire était évidemment très unilatéral. Puisque vaincus, les Allemands étaient nécessairement accusés de tous les maux et ils s'en défendaient comme de beaux diables, d'autant que chaque pays belligérant était convaincu de son bon droit. Un homme comme Clemenceau qui n'était pas antigermanique de nature a cru jusqu'à sa mort, sans la moindre nuance, à la totale responsabilité allemande. À vrai dire, même si une fraction – minoritaire – de l'opinion française estimait que l'Allemagne débarrassée de la camarilla impériale devait être traitée avec plus d'aménité que ne le fit la Conférence de la Paix, c'est l'immense majorité des Français qui croyaient à la responsabilité allemande. Tout était de la faute des « Boches » et

l'historiographie s'est placée dans la droite ligne de cette croyance.

- 4 Il a fallu les horreurs insupportables de la Seconde Guerre mondiale, dont personne ne doute qu'elle fut la conséquence de la volonté hitlérienne, et les débuts de la construction européenne qui apparaissait comme seule capable de mettre fin aux affrontements suicidaires entre les peuples européens pour que l'historiographie des responsabilités se transforme. Des historiens en reprenant le dossier se sont rendu compte que les accusations réciproques et les explications données, même si elles n'étaient pas dénuées d'une part de vérité, ne permettaient pas de répondre vraiment à la question du pourquoi. Devant la difficulté de trouver des réponses satisfaisantes, certains historiens étaient tentés d'en affirmer le caractère incompréhensible, inexplicable. On en est bien convaincu maintenant, ce conflit n'a pas eu de sens, mais cela ne suffit pas à dire pourquoi il a eu lieu et pourquoi la plupart des contemporains lui ont trouvé du sens. Les grands belligérants, les Français, les Allemands, les Britanniques – souvenons-nous de ces centaines de milliers de volontaires venus de tous les *Dominions* pour défendre la mère-patrie – ont eu le sentiment qu'ils jouaient dans cette guerre leur existence même. C'est également vrai en Russie pour les populations urbaines, si en revanche les masses paysannes ne comprenaient pas pourquoi on les mobilisait. C'est beaucoup moins vrai de l'Italie, où quand elle entra dans la guerre en 1915, ce n'était pas seulement les paysans qui n'étaient guère convaincus, eux non plus, de la justification de cette guerre. Il fallut attendre l'invasion du territoire après Caporetto pour que le sentiment national apparaisse clairement. Mais pour les peuples français, britannique, allemand, le patriotisme, le sentiment national, ont été au cœur de leur comportement. Pour comprendre l'incompréhensible, il est moins nécessaire de scruter les comportements des dirigeants que celui des peuples. Ce sont leurs mentalités qui ont été l'élément décisif. Depuis la Révolution française, l'Europe des États « dynastiques » n'avait cessé de reculer devant l'Europe des États « nationaux ». Dans la plupart des pays européens, l'intensité des sentiments nationaux était arrivée à son sommet, au point même qu'un état « multinational » comme l'Autriche-Hongrie allait se comporter comme les États unitaires. Le conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie à la suite de l'assassinat à Sarajevo de l'archiduc héritier François-Ferdinand aurait pu se régler au pire par une petite guerre locale, mais là ce n'était plus possible. Les sentiments nationaux, le sentiment de l'honneur national, étaient trop vifs – pour ne prendre que cet exemple, la presse serbe bien loin de faire profil bas ne cessait de jeter de l'huile sur le feu pour répondre à une presse austro-hongroise qui, dans une grande part, était également déchaînée contre la Serbie – pour qu'on se limita à un petit conflit, comme l'avaient cru possible un moment les dirigeants allemands et austro-hongrois. Par un effet de boule de neige, le conflit gagna toute l'Europe parce que chacun des peuples européens n'avait pu accepter qu'un peuple allié fût abandonné à son sort. Les uns après les autres se sentirent directement concernés, leur honneur était en cause. Des années plus tard, en 1994, lors d'un colloque en Russie, le seul fait d'énoncer que la guerre générale aurait pu être évitée si la mobilisation générale russe n'avait pas eu lieu provoquait encore des réactions passionnées : la Russie pouvait-elle abandonner la Serbie ?
- 5 Quand on décortique les événements de la crise de juillet 1914, il n'est pas difficile d'apercevoir qu'à plusieurs reprises, l'engrenage fatal aurait pu être arrêté, mais que ce soit en Allemagne, en France, en Russie, l'honneur national n'a pas permis de se retirer du jeu.
- 6 Les dirigeants avaient le sentiment qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, même si le Tsar Nicolas II n'était pas du tout convaincu, même si le 28 juillet Guillaume II souhaitait arrêter l'attaque prévue contre la France, même si les responsables français donnaient l'impression d'être dépassés par les événements, même si dans le Royaume-

Uni, le ministre des Affaires étrangères, Sir Edward Grey, laissait tomber, lugubre, dans la soirée du 3 juillet : « *Les lampes sont en train de s'éteindre dans toute l'Europe. Nous ne reverrons pas leurs lumières de notre vivant.* » ¹ L'historien britannique James Joll l'a dit : « *Encore et encore, dans la crise de juillet on est confronté à des hommes qui soudainement se sentent pris au piège et s'en remettent à un destin qu'ils sont incapables de contrôler.* » ²

7 Cela ne signifie pas néanmoins qu'il n'y ait pas eu de boute-feux : d'une façon générale, à la fin de la crise, les états-majors poussèrent à des solutions extrêmes, les généraux russes qui faisaient le siège du Tsar, les généraux allemands qui estimaient impossible d'accepter la proposition de l'empereur, le général Joffre qui mettait dans la balance la menace de sa démission. Chacun des états-majors était en fait prisonnier de plans qui ne permettaient pas d'attendre, sans prendre le risque de donner l'avantage à l'adversaire. Les états-majors étaient également prisonniers de l'honneur national.

8 Cela ne signifie pas non plus que les peuples aient été immédiatement unanimes, que poussés par les sentiments nationaux, ils se soient jetés les uns sur les autres sans plus de réflexion. En France et en Allemagne, les partis socialistes, les organisations syndicales animaient d'importants mouvements de protestation contre la menace de guerre ³. Presque tous les principaux dirigeants socialistes européens se retrouvèrent à Bruxelles le 29 juillet dans l'espoir d'arrêter la guerre⁴. La IIe Internationale prit une série de mesures pour éviter l'irréparable, mais aussitôt la guerre inévitable, la puissance des sentiments nationaux l'emporta sur toute autre attitude. On peut même parler d'enthousiasme guerrier en Allemagne, au moins à Berlin, où se déroulaient de grandes manifestations patriotiques. L'assassinat de Jaurès en France par un jeune nationaliste déséquilibré provoqua une immense peine dans les milieux socialistes, mais pas de troubles. Ses obsèques étaient au contraire l'occasion de la première grande manifestation d'union. La CGT violemment antimilitariste et antipatriote les années passées annonça son ralliement à la défense nationale par la voix de son secrétaire général Léon Jouhaux.

9 Le cas le plus éclatant de la puissance du sentiment national fut celui du Royaume-Uni. Lorsque la crise éclata, l'opinion ne se sentit guère concernée, d'autant qu'à l'inverse de la France, elle avait peu de sympathie pour les Serbes considérés comme des barbares. Un important mouvement pacifiste se développa dont un puissant journal, le *Manchester Guardian*, était l'animateur. Pourtant lorsque le gouvernement à la suite de l'invasion de la Belgique estima que l'intérêt national ne permettait plus de tergiverser, l'opinion publique toute entière se rallia à la défense nationale et immédiatement, dans ce pays où le service militaire n'existait pas, les jeunes gens par centaines de milliers firent la queue pour s'engager.

10 Peut-on considérer que l'historiographie fondée sur la place centrale qui doit être accordée aux sentiments nationaux dans l'éclatement de la guerre, une historiographie fondée sur les mentalités des peuples, sur ce qu'ils pensaient à l'époque et non à la nôtre, a définitivement remplacé celle fondée sur la recherche des responsabilités d'un État ou d'un autre ? Certainement pas. Pour une raison ou une autre, le respect de la tradition historiographique, ou du moins de ce qu'on lui a fait dire, la volonté d'en rester aux faits positifs – l'invasion de la Belgique et de la France par l'Allemagne sert de motif incontournable –, l'historiographie des « responsabilités » continue d'exister, même si elle ne peut répondre à la grande interrogation du pourquoi et va buter dans l'incompréhensible. En outre, d'autres raisons peuvent l'expliquer, des raisons d'ordre pédagogique par exemple. Il en est ainsi des travaux de l'historien allemand Fritz Fischer, l'inlassable exégète de la totale responsabilité allemande, parce qu'il ne pouvait admettre la « bonne conscience » allemande ⁵. Elle n'est plus guère développée néanmoins et les réflexions sur les origines de la guerre conduisent de plus en plus à

admettre que cette guerre sans raison a été aussi une guerre sans responsabilités, ou tout au moins sans autre véritable responsabilité que celle de l'intensité des sentiments nationaux, ce qui était le fait de presque tous les peuples européens.

Les hommes dans la guerre

- 11 Deuxième centre d'intérêt principal après la fin de la guerre, l'histoire des opérations. Une si longue guerre comme il ne s'en était jamais vue – dans les guerres du passé, même si elles pouvaient durer en théorie très longtemps, les opérations militaires à proprement parler étaient brèves et séparées par de longues périodes de trêve ou du moins d'absence de combat – avait été l'occasion d'innombrables opérations. Non seulement on s'était battu pendant plus de quatre ans, mais les théâtres en avaient été multiples. même si cette guerre était restée essentiellement européenne et que la qualifier de mondiale, comme cela devint l'habitude après la « Deuxième Guerre mondiale » reste excessif ⁶. Dans un premier temps, l'étude de ces innombrables batailles a mobilisé presque toutes les forces, en particulier celles des historiens militaires et pas seulement. Le « Lavisse » sur la Grande Guerre, paru en 1922, était très majoritairement consacré aux opérations ⁷. Il n'était pas en soi anormal que la bataille occupe beaucoup de place dans le récit d'une guerre, mais c'était une histoire militaire type « école de guerre » où les combattants apparaissaient peu. Cette histoire de guerre était assez curieusement une histoire sans combattants. Certes, une fois la guerre terminée et pendant des années, d'innombrables souvenirs ont été publiés, toute une littérature de guerre, souvent le fait d'anciens combattants, a vu le jour. En 1928, Jean Norton Cru faisait paraître sous le titre de *Témoins*⁸ une étude critique des ouvrages littéraires parus sur la guerre dont il appréciait, – de façon souvent injuste d'ailleurs – le degré de véracité, mais les combattants n'en restaient pas moins peu intégrés à l'histoire de la guerre. C'est dans ce domaine que l'historiographie a probablement le plus évolué.
- 12 La réintégration des hommes dans la guerre a ouvert un immense domaine d'étude, et pour commencer celui des opérations militaires qui ne peuvent être analysées en soi, mais en fonction des mentalités et des dispositions des soldats : *l'Histoire de la Première Guerre mondiale* du général Gambiez et du colonel Suire ⁹ s'est clairement engagée dans cette voie – pour ne prendre que cet exemple, les auteurs montrent comment les infanteries française et britannique qui, en 1918, sortaient de plusieurs années de tranchées étaient en fait incapables de manœuvrer. On est néanmoins encore loin d'avoir passé toute la guerre au crible de cette interrogation.
- 13 S'intéresser aux combattants, c'était aussi évidemment se demander quel avait été leur comportement mental face à ce type de guerre. Le sentiment national qui avait lancé les peuples les uns contre les autres de façon assez unanime – le nombre d'insoumis ou de déserteurs était presque nul chez tous les belligérants lors de l'éclatement de la guerre – avait-il résisté à une guerre dont on imaginait qu'elle ne durerait que quelques semaines ? C'est là où s'est développée depuis plusieurs années la polémique historique la plus sévère. Deux analyses s'opposent. D'un côté, celle qui montre que, même si le moral des soldats a varié d'un moment à l'autre, les soldats, au moins chez les trois grands belligérants de l'Ouest, ont eu très majoritairement la conviction de la nécessité de « tenir » et de combattre jusqu'au bout en raison de l'enjeu national ; ils ont « accepté », ils ont « consenti » à ce qu'ils faisaient ¹⁰. De l'autre côté, celle qui s'emploie à démontrer que les soldats, littéralement décervelés par la dureté du combat et indifférents à l'avenir national, n'ont continué à combattre que malgré

eux, terrorisés par la discipline militaire, une analyse donnant une vision si sombre des combattants, au point même qu'il n'est pas illégitime de se demander comment la guerre aurait pu continuer si les combattants avaient vraiment été ainsi ¹¹.

14 La manière dont a été maintenue la discipline a justement constitué un appendice de cette étude des comportements. Depuis longtemps déjà, les mutineries dans l'armée française en 1917, à la suite de la malheureuse offensive du Chemin des Dames, ont été décrites ¹², mais le thème a retrouvé un nouvel élan avec l'intervention en 1997 de Lionel Jospin, alors Premier ministre, quand, dans un discours, il qualifia les condamnations qui eurent lieu d'exécutions « pour l'exemple ». S'engouffrant dans la brèche, toute une historiographie s'est développée se plaçant dans le prolongement de la « victimisation » des combattants précédemment soulignée. Elle met l'accent sur « *les fusillés pour l'exemple* », encore que le livre le plus notable ¹³ s'est limité jusqu'à présent aux années 1914-1915, où il est vrai que, certaines « cours martiales » sous la pression d'officiers eux-mêmes affolés, ont prononcé dans quelques affaires des jugements profondément injustes, voire scandaleux. Les condamnés ont été réhabilités par la suite, mais il était bien tard.

15 Ce qui est le plus surprenant, en réalité, ce n'est pas qu'il y ait eu des mutineries, mais qu'il n'y en ait pas eu davantage en raison de la dureté de la guerre, que l'armée britannique et surtout l'armée allemande ¹⁴ en aient été à peu près exemptes. En contrepartie, quand une discipline aussi implacable que bornée a été instaurée, comme dans l'armée italienne par le général Cadorna, elle a conduit à la déroute de Caporetto et la première révolution russe s'est rapidement traduite par la désagrégation d'une armée de paysans plus fascinés par le partage des terres que par la poursuite de la guerre. Deux exemples qui montrent que « tenir » pour les combattants n'allait pas de soi.

16 Dans cet intérêt pour les hommes dans la guerre, de graves lacunes existent toujours. Assez paradoxalement, on connaît encore assez mal l'emploi réel dans la pratique des différentes catégories de mobilisés. La comptabilité des pertes reste très incertaine, quelquefois globalement, souvent dans le détail. Pour prendre ce seul exemple, d'année en année, à la suite de nouveaux travaux, le nombre des morts de la bataille de Verdun, tant du côté français que du côté allemand, ne cesse de fluctuer. Grâce au travail entrepris pour la France, aussitôt après la fin de la guerre, par le député de Nancy, Louis Marin, et grâce au recueil établi tout au long de la guerre pour l'Allemagne et intitulé *L'état sanitaire de l'armée allemande*, on connaît, malgré tout, assez bien pour ces deux pays, le bilan et le détail des pertes de guerres. Cette connaissance est déjà beaucoup plus floue pour l'armée britannique en raison des habitudes d'une historiographie qui ne fait pas la différence entre morts et blessés qu'elle regroupe sous le terme unique de « *casualties* », se mouvant en quelque sorte sur l'attitude des chefs militaires à qui ce qu'il importe de savoir est de combien d'hommes il dispose, mais ce n'est pas le point de vue de l'histoire. L'incertitude est encore plus grande pour les États alors dépourvus de moyens statistiques et surtout pour ceux dont les frontières ont changé après la guerre ou qui sont nés alors. Ainsi pour les États balkaniques, les chiffres d'un auteur à un autre restent extrêmement variables.

17 En revanche, l'histoire récente a montré son intérêt pour la médecine de guerre ¹⁵, chantier laissé en friches pendant très longtemps, en particulier tout le secteur de la psychiatrie, alors que l'état mental de tant de soldats a été affecté par d'épouvantables bombardements.

18 L'énormité des pertes subies, des sacrifices consentis, le deuil dans lequel se trouve plongé les pays belligérants, a donné naissance à un phénomène nouveau, celui de la commémoration. Certes, il n'avait pas été totalement absent des conflits antérieurs – des monuments en souvenir de la guerre de 1870 existent en France –, mais il prend ici

une dimension exceptionnelle, dont les monuments aux morts ¹⁶, les tombeaux des soldats inconnus, la célébration du jour de la fin des combats (du moins pour les pays victorieux) sont les manifestations les plus fréquentes. C'est en France que les formes de la commémoration ont pris le plus d'ampleur parce qu'elle cumulait d'être un pays victorieux, d'avoir connu sur son sol les énormes destructions de la guerre et d'être, parmi les grands pays, celui où la proportion du nombre de morts par rapport à la population était la plus élevée, mais des formes de commémoration ont existé chez tous les belligérants, sauf peut-être en Russie dans la période soviétique. Immense domaine de recherche défriché à l'époque actuelle.

19 Une pareille guerre a produit naturellement chez tous les belligérants un nombre immense d'anciens combattants, l'étude de leurs organisations, de leur place ¹⁷, dans la vie des pays, est aussi un élément d'importance de l'historiographie moderne.

20 La mort et les blessures de masse ouvraient une nouvelle interrogation, celle de la violence de guerre. Toutes les guerres sont violentes par nature, mais une guerre où de pareilles masses humaines étaient engagées ne pouvait entraîner qu'une violence de masse. Violences individuelles et violences collectives, violences données et violences subies. Une artillerie de plus en plus lourde et de plus en plus nombreuse, l'usage d'armes chimiques – interdites –, l'invention ou le développement de nouvelles armes, les avions ou les chars, ne pouvaient manquer de donner à la guerre un niveau de violence jamais atteint jusque-là, mais un caractère nouveau de cette violence, c'est que la mort a été donnée pour l'essentiel de façon aveugle, changeant complètement le rapport des hommes au combat, au courage, à la vie tout simplement. Suivant la formule de l'historien américain Georges Mosse, la guerre a enclenché une « brutalisation » ¹⁸ qui n'a pas été seulement celle des armes, mais aussi celle des esprits, dont la violence avec laquelle l'ennemi était représenté fut une traduction. Cette étude de la violence est devenue une nouvelle piste de l'histoire de la guerre, des guerres ¹⁹.

Une guerre d'un type nouveau

21 Comme l'a écrit Michel Goya : « *L'année 1916 marque une rupture, un tournant, le passage déterminant de la guerre classique à la guerre moderne.* » ²⁰

22 L'historiographie et l'opinion courante ont traditionnellement opposé deux types de guerre, la guerre de mouvement et la guerre de position symbolisée par les tranchées dans lesquelles les armées, s'enterrent, du moins sur le front occidental, à partir de la fin de 1914. L'historiographie actuelle est en train de transformer cette vision classique et de montrer comment les armées préparées et parties pour un type de guerre ont été conduites à participer à un type de guerre tout à fait différent.

23 La guerre en 1914 reposait tactiquement sur l'élan de masses d'hommes – ce qui a conduit aux pertes inouïes des premières semaines – et stratégiquement sur uniquement ou presque l'offensive. En 1915, si les tranchées existent déjà, l'esprit du combat n'est pas fondamentalement différent. Non pas qu'on ne commence pas à avoir conscience de la nécessité de moyens nouveaux, mais il faut du temps pour les produire. Progressivement, on entre dans un autre type de guerre, la guerre industrielle ²¹, à laquelle appartiennent les grandes batailles de 1916, Verdun, la Somme, une guerre où la logistique, les transports d'abord par voie ferrée, ensuite par la route, pour acheminer les énormes quantités d'obus et d'équipements nécessaires, deviennent prépondérants. Toutefois, ce n'est qu'assez récemment que cette approche a été intégrée dans l'analyse de la guerre. Il y a longtemps que l'on exalte la « Voie

sacrée », mais sans montrer que ce n'était qu'un cas parmi d'autres. Il était apparu inutile de se lancer dans l'étude pourtant fondamentale du développement d'énormes services automobiles ²². On aurait eu le sentiment de rabaisser le soldat en disant que c'était le camion qui avait permis aux troupes françaises de tenir à Verdun, puis finalement de gagner la bataille.

24 Que la nature de la guerre ait changé ne pouvait que mettre au premier plan l'arrière dont le rôle était traditionnellement méconnu, ignoré, voire dénigré. Ce n'est que de façon très récente qu'il a pu oser être dit que, dans une guerre industrielle, ce ne sont plus les combattants qui tiennent la place principale, mais ceux qui leur fournissaient les moyens de combattre et que c'était à l'arrière qu'on fabriquait les armes, les équipements, les munitions, les armes nouvelles qui seules permettaient de tenir et de vaincre éventuellement. Tous les belligérants ont dû se doter d'une énorme industrie de guerre. L'effort fut néanmoins particulièrement notable pour la France privée dès le début du conflit de ses plus riches régions industrielles.

25 Dans une guerre industrielle, une immense main-d'œuvre venait s'ajouter, voire concurrencer, les masses combattantes : les femmes, nombreuses à être reconverties depuis l'industrie textile, font une entrée massive – et provisoire – dans les usines métallurgiques, des travailleurs étrangers ou coloniaux. mais aussi, dans un premier temps des ouvriers rappelés du front. 500 000 soldats furent ainsi rapidement affectés à l'industrie en France. L'arrière était devenu « *l'autre front* » ²³, sinon le front principal.

26 À l'opposé d'une vision traditionnelle d'un « avant » profondément séparé de « l'arrière » – ce qui était déjà négliger les milliards de lettres échangées entre les fronts et les arrières qui constituent une source historiographique considérable –, c'est peut-être un des traits majeurs de l'historiographie actuelle d'intégrer profondément l'arrière à la guerre. D'où l'importance de ce qui s'y passe aux plans politique, social, mental. L'étude de la société, des mouvements sociaux, pendant la guerre ne relève plus d'une autre histoire, mais appartient étroitement à l'histoire de la guerre. Si les grèves qui ont affecté le bassin de la Loire au printemps 1918 s'étaient prolongées, le front, privé d'obus, se serait trouvé paralysé. Il en est de même au niveau politique, les « commissions parlementaires » françaises longtemps totalement absentes de l'historiographie ont joué un rôle décisif ²⁴.

27 Pourquoi a-t-il fallu tant de temps pour que l'existence de ce type de guerre soit vraiment reconnu, pourquoi s'émeut-on à propos de la disparition des derniers « poilus » et que personne n'a jamais songé à faire de même avec celle des derniers travailleurs des usines qui, à vrai dire, n'ont jamais été recensés, ni décorés. Les premiers risquaient leur vie, ce qui n'était pas le cas des seconds, mais les raisons en sont plus profondes. Les mentalités, on le sait, évoluent plus lentement que le contexte politique, économique ou social. Une guerre, nouvelle à tous points de vue, s'est faite avec les mentalités d'avant. Pour elles, seuls les combattants et ceux qui leur étaient assimilés, méritaient d'être glorifiés. Les autres étaient à des titres divers des « embusqués ». La phraséologie sur les « embusqués » a existé chez tous les belligérants ; elle est néanmoins plus forte dans cette France envahie ; la dénonciation des « embusqués » y a pris une ampleur particulière, encore que là aussi 1916 marque un tournant. À partir de cette date, le discours sur les « embusqués » diminue ²⁵.

28 L'histoire – elle aussi – s'est longtemps faite dans une certaine mesure avec les mentalités d'antan. D'un côté, on doit s'en féliciter parce que c'est le devoir de l'historien de refuser l'anachronisme et de plaquer les mentalités futures sur des événements antérieurs. Dans le cas présent néanmoins, cela s'est traduit par un découpage de la guerre qui n'a pas correspondu à la réalité et qui l'a dissimulée. L'historiographie actuelle rattrape ce retard à grands pas.

29 L'historiographie de la Grande Guerre, bientôt un siècle plus tard, n'a plus grand-chose à voir avec celle qui tenait le haut du pavé aussitôt après la fin du conflit. Au point même qu'il est nécessaire quelquefois de rappeler que, même si l'histoire militaire telle qu'elle se pratiquait est tout à fait démodée, la bataille continue d'être dans une guerre un thème qu'on ne peut pas négliger, pour ne pas tomber dans le péché de cet étudiant d'agrégation qui traitant de 1916 évoquait longuement des problèmes de société et ne parlait pas de Verdun ! L'historiographie de la Grande Guerre à notre époque est à peu près totalement nouvelle et il n'a évidemment pas été possible de l'explorer complètement dans cette étude. Combien de thèmes n'ont pas été évoqués, les femmes, la religion, les occupations, les exactions, les prisonniers, les réfugiés et tant d'autres encore. L'historiographie de la Grande Guerre est de plus en plus au diapason de l'historiographie en général où une place croissante est occupée par l'histoire des représentations. Dans une guerre comme la Grande Guerre, pour tous les peuples belligérants et bien souvent pour les autres aussi, tout résulte d'une intégration mentale à la guerre qui commande aussi bien la vie des soldats que des civils, tout est lié à la guerre, développant ainsi une culture nouvelle et provisoire qui est la « culture de guerre »²⁶.

Notes

1 Cité par JOLL (James), *The origins of the first world war*, Longman, 1984, p. 31.

2 JOLL (James), *The unspoken Assumptions*, Londres, 1968, p.6.

3 HAUPT (Georges), *Le Congrès manqué*. Maspero, 1965.

4 Idem.

5 FISCHER (Fritz) (traduction française), *Les buts de guerre de l'Allemagne impériale*, Trévise, 1970. Voir les commentaires dans DROZ (Jacques), *Les causes de la Première Guerre mondiale. Essai d'historiographie*. Seuil, 1973, 1997.

6 La première édition du volume de la collection *Peuples et Civilisations* (Halphen et Sagnac) consacré à la période et dû à Pierre Renouvin en 1934 s'intitule *La crise européenne et la Grande Guerre* et ce n'est qu'avec la troisième édition parue après la Seconde Guerre mondiale en 1948 qu'il prend le titre de *La crise européenne et la Première Guerre mondiale*.

7 LAVISSE (Ernest), *Histoire de la France contemporaine*, tome 9, *La Grande Guerre*, par Henry Bidou, A. Gauvain, Charles Seignobos, Hachette, 1922 ; sur 548 pages, 336 sont consacrées aux opérations et environ 150 autres aux questions diplomatiques.

8 Réédité en 1993 par les Presses universitaires de Nancy.

9 1968, Fayard, deux volumes.

10 AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane) et BECKER (Annette), *14-18, Retrouver la guerre*, Gallimard, 2000.

11 Les ouvrages de Frédéric Rousseau sont assez représentatifs de cette forme de négation, en particulier *La Guerre censurée*, Seuil, 2003.

12 PÉDRONCINI (Guy), *Les mutineries de 1917*, PUF, 1967.

13 BACH (général André), *Fusillés pour l'exemple (1914-1915)*, Tallandier. 2003.

14 DUMENIL (Anne), *Le soldat allemand de la Grande Guerre : institution militaire et expérience du combat*, thèse de doctorat (à paraître).

15 Voir DELAPORTE (Sophie), *Les médecins dans la Grande Guerre*, Bayard, 2004.

16 BECKER (Annette), *Les monuments aux morts, mémoire de la Grande Guerre*, Errance, 1988.

17 PROST (Antoine), *Les anciens combattants et la société française 1914-1939*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1977.

18 MOSSE (Georges), *Dela Grande Guerre au totalitarisme, la brutalisation des sociétés*

européennes, Hachette, 1999.

19 AUDOIN-ROUZEAU (Stéphane), BECKER (Annette), INGRAO (Christian), ROUSSO (Henri) (sous la direction de), *La violence de guerre. Approche comparée des deux conflits mondiaux*, Complexe, 2002.

20 GOYA (Michel), *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Tallandier, 2004.

21 PORTE (Rémy), *L'industrialisation de la guerre, premier front de la Grande Guerre ?* (à paraître).

22 *Ibid.* *La direction des services automobiles des armées et la motorisation des armées françaises (1914-1919), vues à travers l'action du commandant Doumenc*, Panazol, Lavauzelle, 2004.

23 FRIDENSON (sous la direction de Patrick), « 14-18, L'autre front ». *Cahier du mouvement social*, éditions Ouvrières, 1977.

24 BOCK (Fabienne), *Un parlementarisme de guerre, 1914-1919*, Belin, 2002.

25 Voir RIDEL (Charles), *Les embusqués en France pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918), figure et politique d'un refus de la guerre*, (thèse de doctorat, à paraître).

26 L'étude de la culture de guerre a été conduite par le Centre de recherche de l'histoire de Péronne sur la Grande Guerre et elle apparaît en particulier dans les publications suivantes : BECKER (Jean-Jacques) et AUDOIN-ROUZEAU (sous la direction de Stéphane), *Les sociétés européennes et la guerre de 1914-1918*. Centre d'histoire de la France contemporaine, Université de Paris X-Nanterre, 1990 ; BECKER (Jean-Jacques), WINTER (Jay M.), KRUMEICH (Gerd), BECKER (Annette), AUDOIN-ROUZEAU (sous la direction de Stéphane), *Guerres et cultures (1914-1918)*, Armand Colin, 1994 ; BECKER (sous la direction de Jean-Jacques), *Histoire culturelle de la Grande Guerre*, Armand Collin, 2005.

Pour citer cet article

Référence papier

Jean-Jacques Becker, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées*, 242 | 2006, 4-15.

Référence électronique

Jean-Jacques Becker, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées* [En ligne], 242 | 2006, mis en ligne le 01 octobre 2009, consulté le 24 octobre 2015. URL : <http://rha.revues.org/4152>

Auteur

Jean-Jacques Becker

Professeur émérite d'histoire contemporaine de l'université de Paris X-Nanterre et président du Centre de recherche de l'histoire de Péronne, il a consacré une importante partie de ses travaux à la Grande Guerre. Ses derniers ouvrages sont *L'Année 1914* (Armand Colin, 2004) et trois volumes de la collection *Que sais-je* (PUF), *La Grande Guerre* (2004), *Le traité de Versailles* (2002) et *La France de 1914 à 1940* (2005). Il a dirigé avec Stéphane Audoin-Rouzeau *L'Encyclopédie de la Grande Guerre* (Bayard, 2004).

Articles du même auteur

Les conséquences des traités de paix [Texte intégral]

Paru dans *Revue historique des armées*, 254 | 2009

Droits d'auteur

© Revue historique des armées